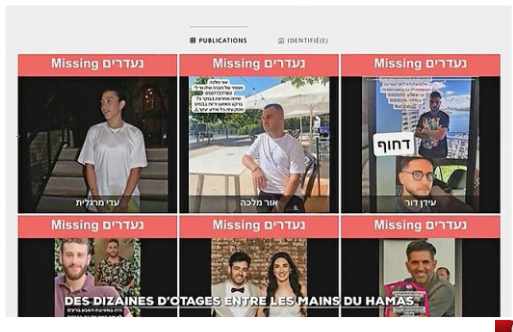
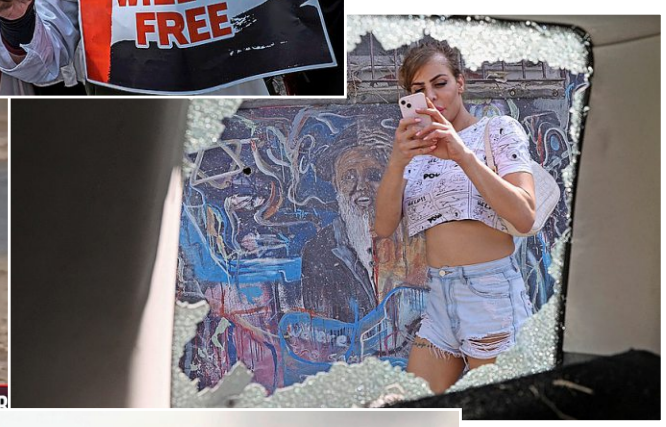
Le Matin Dimanche
Dimanche 15 octobre 2023

Jamais le conflit israélo-palestinien n'a été autant relayé par les réseaux sociaux.





Keystone/DR/Getty Images/AFP/DR/EPA/DR

Les réseaux sociaux, entre horreur et fake

● Depuis une semaine, les plateformes déversent sans filtre les pires images du conflit. Faut-il tout montrer et tout regarder?

VIRGINIE LENK
virginie.lenk
@lematindimanche.ch

Sur une vidéo granuleuse, une femme en chemise bleue s'éloigne avec ses deux enfants d'une zone barbelée. Elle a été diffusée mercredi par le Hamas, qui affirme avoir libéré une otage. La riposte des médias israéliens ne s'est pas fait attendre: selon eux, la femme n'a jamais été emmenée dans Gaza.

Les vidéos virales construisent depuis une semaine notre regard sur le conflit entre Israël et le Hamas, alors même qu'un torrent de fake news obscurcit le tableau. «Les médias sociaux sont un outil politique actif depuis plus d'une décennie, tant en Israël qu'en Palestine, explique Rebecca Stein, professeure d'anthropologie culturelle à l'Université Duke et auteure de «Screen Shots: State Violence on Camera in Israel and Palestine» (en anglais). Ce qui est différent, dans la crise actuelle, c'est que les gens obtiennent une grande partie de leurs images directement du Hamas, dont les atrocités circulent sur diverses plateformes. Elles sont non seulement des outils de propagande du Hamas, mais aussi des preuves et des informations pour les Israéliens qui recherchent des proches enlevés.»

La vidéo du rapt à moto de la jeune raveuse israélienne Noa Argamani a été vue des millions de fois. Ses parents ont souhaité que les chaînes la diffusent sans flouter son visage. L'humanité dans l'horreur. «L'étrangeté de cette vidéo est qu'elle montre le moment du kidnapping, qu'on ne voit pas habituellement, et les visages des victimes déformés par la terreur», analyse Emmanuel Taïeb, auteur, avec Ophir Levy, de «Puissance politique des images» (PUF 2023).

Propagande et doute

Une image à double tranchant. «Elle fait partie de la propagande du Hamas, ils contrôlent les corps et les destins, ils ont une impression de toute-puissance. Mais elle est aussi contre-productive pour lui, car le public occidental voit bien que kidnapper et brutaliser ces gens ne relève d'aucun objectif militaire ou stratégique. Et que le Hamas est en fait un gang criminel.»

Les images des médias embarqués avec les militaires israéliens dans le kibboutz de Kfar Aza suscitent, elles aussi, des questions. Les corps sont emballés et les soldats témoignent de 40 enfants décapités. Mais ces images atroces, plusieurs journalistes disent ne pas les avoir vues. L'information est largement relayée, y compris par le compte officiel de l'État israélien, dans un tweet vu plus de 18 millions de fois. Pourtant, aucun chiffre n'a pour l'instant pu être confirmé. Elle ouvre la porte, insidieusement, au doute.

«Au départ, les acteurs des conflits pensent pouvoir se servir des images pour aller dans le sens de leur message politique, note Isabelle Veyrat-Masson, directrice de recherche au CNRS et spécialiste de la communication médiatique. Mais, très vite, ils s'aperçoivent qu'ils ne maîtrisent pas leur interprétation. Il y a dans le public une méfiance face aux images, il les détourne selon ce qu'il veut y voir.»

Bricolage des médias

Le rôle des médias traditionnels, qui relaient de plus en plus les images des réseaux sociaux, interroge. Floutage, commentaires, mises en garde, les lignes éditoriales sont mouvantes. «Les médias sont tenus par leur déontologie de recherche de la vérité, mais ils ont aussi une exigence d'audience, analyse Isabelle Veyrat-Masson. C'est tentant de montrer des images qui vont faire vendre. Les médias pacifistes ont intérêt à montrer la violence, ceux qui sont favorables à l'un ou l'autre camp vont choisir celles qui vont dans leur sens. Comme disait le sociologue Edgar Morin, il y a du bricolage.»

> «Les acteurs des conflits s'aperçoivent très vite qu'ils ne maîtrisent pas l'interprétation des images.»
>
> Isabelle Veyrat-Masson, spécialiste de la communication médiatique au CNRS

Bricolage aussi chez YouTube, Facebook, Instagram et TikTok, qui ont banni le Hamas de leurs plateformes. Pourtant, ses vidéos y ont refait surface, autorisées par des exceptions pour intérêt médiatique ou lorsque des personnes publient du contenu répréhensible pour le dénoncer, comme la fausse vidéo d'enfants otages dans des cages à Gaza.

Le réseau social X est quant à lui devenu une plaque tournante pour les publications et les vidéos supprimées par d'autres plateformes. Ce qui a valu mardi à son patron, Elon Musk, une sommation de l'Union européenne, qui exige des comptes sur la modération de l'ancien Twitter.

Plus grave, ces minutes d'atrocité qui défilent sous nos pouces ne permettent plus de se faire une idée de la complexité de la longue histoire du conflit, constate Rebecca Stein. «Le fait que tant de jeunes utilisent les médias sociaux comme principale source d'information crée une compréhension simplifiée. Beaucoup de fake news circulent. Et en même temps, nombreux sont ceux qui ne croient pas à la véracité des images diffusées par des journalistes et des organisations de défense des droits humains réputés. L'éducation est ici un outil essentiel.»

«Il y a une curiosité malsaine de voir la mort, et les réseaux sociaux permettent d'assouvir cette curiosité», ajoute Isabelle Veyrat-Masson. Malgré cela, censurer ces réseaux n'est pas la solution, selon elle: «Je pense qu'il ne faut pas alimenter cette curiosité, mais cacher la vérité de la guerre n'a pas de sens.»

«Je culpa j'ai survé

● Deux Suisses ont échappé à l'attaque de leur kibboutz. Une famille qui venait de s'installer en Israël a découvert les horreurs de la guerre. Témoignages.

JULIEN CULET
julien.culet@lematindimanche.ch

«Nous sommes désormais en sécurité avec ma femme, dans l'appartement de ma sœur à Tel-Aviv.» Disant à peine ces mots, Danny Wyler est coupé dans son élan par une sirène qui retentit et il doit aller s'abriter des roquettes. Cela vient rappeler la sécurité toute relative dans laquelle se trouve ce Suisse, qui a pourtant déjà échappé au pire samedi dernier.

En effet, Danny Wyler vit habituellement à moins de 5 km de la bande de Gaza, dans le kibboutz Magen. Le village a été visé par l'attaque du Hamas. Le sexagénaire témoigne de l'assaut. «Nous avons été réveillés très tôt par le bruit des mitraillettes, rapporte-t-il. Nous avons reçu un message de la sécurité du kibboutz nous disant de rester

DR

> «Je découvre chaque jour de nouveaux élèves ou collègues qui ont été massacrés ou pris en otage. C'est absolument horrible.»
>
> Martin Sessler, Suisse habitant le kibboutz Magen

dans notre abri car des terroristes essayaient de rentrer.»

L'armée est ensuite venue évacuer les lieux, plusieurs heures plus tard. C'est en sortant de l'abri qu'il a pu véritablement se rendre compte de la gravité de l'attaque: «C'est effroyable. Nous avons été extrêmement choqués d'apprendre tous ces kidnappings, viols et meurtres d'Israéliens. Le Hamas est l'organisation terroriste la plus violente qui soit et il est temps de l'arrêter.»

Les résidents ont tous pu s'en sortir grâce aux gardes du kibboutz. La sécurité compte toutefois une victime dans ses rangs. «Ce sont de vrais héros», salue le retraité. Ses filles et ses petits-enfants sont eux aussi sains et saufs, dans un hôtel de la mer Morte où le gouvernement israélien a déplacé les habitants proches de la bande de Gaza le temps de l'opération militaire.

Collègues et élèves tués

Le Zurichois Martin Sessler appartient lui aussi au kibboutz Magen. Il a rejoint avec sa femme l'hôtel de la mer Morte, où il dit s'impatienter de pouvoir rentrer. Entendre des bruits de tirs et non de roquettes lui a immédiatement fait comprendre qu'il s'agissait d'une attaque inhabituelle.

Lui aussi s'est caché dans un abri, il a ensuite découvert que bien d'autres

Contrôle qualité